

Résider ou habiter : les espace-temps de la hauteur. Etudes de cas en Roumanie (Braşov) et en France (Lyon, La Duchère)

Bianca Botea

Anthropologue, Maître de conférences à l'Université Lumière - Lyon 2 et Chercheur au Laboratoire d'Anthropologie des Enjeux Contemporains (LADEC)

Olivia Legrip

Postdoctorante en Anthropology au LabEx COMOD (Université de Lyon) et affiliée à l'Institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité (ISERL)

Échelles spatiales de l'habiter en hauteur : l'appartement, l'immeuble, le quartier et au-delà

Nous résidons tous dans des lieux mais nous habitons seulement certains d'entre eux. L'habiter désigne la construction d'un rapport de proximité et d'intimité avec un environnement et dans ce sens il se distingue du simple fait de résider ou de se loger (Paquot, 2007). L'habiter s'appuie sur la production d'« un usage familial du monde et où s'entretient une impression d'habiter (son palier, son immeuble, son quartier) qui franchit le seuil de la maisonnée et peut concerner, par exemple, certains lieux publics de la ville » (Breviglieri et Trom, 2013 : 401).

Dans notre enquête sur l'habiter en hauteur dans la ville de Braşov en Roumanie et à la Duchère à Lyon, nous nous sommes demandé si nos interlocuteurs construisaient un rapport d'habiter avec leur immeuble ou quartier, ou bien, s'ils étaient de simples résidents de ces lieux. Plus spécifiquement, c'est la question des échelles spatio-temporelles de l'habiter qui nous a préoccupé puisqu'il est possible de résider dans un immeuble, un quartier, une ville... et ne pas les habiter. Dans une première partie de cet article nous examinerons les échelles de cet ancrage spatial de l'habiter pour, ensuite, montrer que cette dimension d'expérience spatiale comporte nécessairement un rapport au temps.

Une manière d'aborder l'habiter est par conséquent de traiter la question des familiarités et des liens (sociaux, affectifs...) que les individus établissent avec leur environnement de vie.

Dans les différents travaux réalisés sur la verticalité, certains auteurs mettent en lumière une distance sociale observée dans ces immeubles, alors que d'autres auteurs montrent, au contraire, que les formes de proximité et de sociabilité ne manquent pas dans la vie de ces immeubles (Ghosh 2014, Baxter, 2017, Bonneval sur [ce site](#)). Cette proximité peut être même très forte dans certains cas, comme le montre S. Ghosh dans ses recherches réalisées dans des logements situés dans la périphérie de Toronto, où elle observe un phénomène de « voisinage en hauteur » à l'échelle de l'immeuble. Celui-ci devient un microcosme, une ville dans la ville qui assure les différentes fonctions de commerce, de travail, sociabilité, éducation, etc. pour les résidents originaires de Bangladesh qui y vivent (Ibid.).

Christopher Harker (2013) met en avant un autre cas intéressant, dans la ville de Ramallah, où les liens sociaux ne se construisent pas à l'échelle de la verticalité de l'immeuble puisque les résidents

de ces immeubles passent finalement peu de temps ici. Néanmoins, des liens importants se mettent en place à travers une mobilité à l'horizontale qui s'effectue par les réseaux de circulation de ces résidents entre ville et campagne (pour l'approvisionnement, pour des raisons familiales, etc.) par l'usage des taxis partagés.

Nous avons exploré cette question des sociabilités dans les immeubles en hauteur de nos deux études de cas, dans les villes de Braşov en Roumanie et Lyon (La Duchère) en France.

Dans le Centre civique de Braşov¹, le profil des résidents des immeubles en hauteur situés sur le grand boulevard¹ concerne plutôt des catégories professionnelles très éduquées et/ou avec un niveau de vie au-dessus de la moyenne, ce qui selon nos interlocuteurs semble avoir eu un impact sur les pratiques de sociabilité et de voisinage. Cela aurait entraîné selon eux moins d'interconnaissances au sein de l'immeuble et une faible participation dans le voisinage (par exemple la participation aux réunions des copropriétés).

« Je suis nostalgique par rapport au quartier où je vivais avant (Triaj). Pourtant c'était plus périphérique, un autre milieu social. Ici nous avons comme voisins des médecins, des professeurs universitaires, des collègues de bureau, des anciens collègues d'université... Les rapports avec les voisins sont très différents, des relations de respect, nous ne sommes pas disputés, mais nous ne sommes pas socialisés, nous n'avons pas lié des amitiés. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas sonné à la porte de l'autre si besoin. Mais avant nous avions des amis, des gens simples, sans prétention. A Triaj, si j'avais besoin d'un oignon pour la cuisine j'allais chez le voisin, ici je n'oserais pas. Donc, avec les voisins, nous nous voyons que si nous nous rencontrons par hasard, autrement non. (...) Il n'en reste que moins de 20 %, des voisins initiaux aujourd'hui la majorité des gens qui habitent sont des locataires (...) » (S.P². 62 ans, immeuble K)

Les résidents de ces immeubles habitent donc leurs appartements mais pas vraiment l'immeuble puisqu'ils n'investissent pas l'échelle de voisinage. Cependant, une forme de reconnaissance et un sentiment d'appartenance collective à une communauté de voisins sont éprouvés à l'extérieur du quartier, dans des endroits où les personnes se croisent accidentellement, par exemple à l'église, dans l'arrêt de bus qui se situe en face de leur immeuble, au marché, etc. Dans ces lieux publics, le voisin devient cet « étranger familier » pour reprendre Goffman et nous pourrions dire qu'il est de même pour le voisinage.

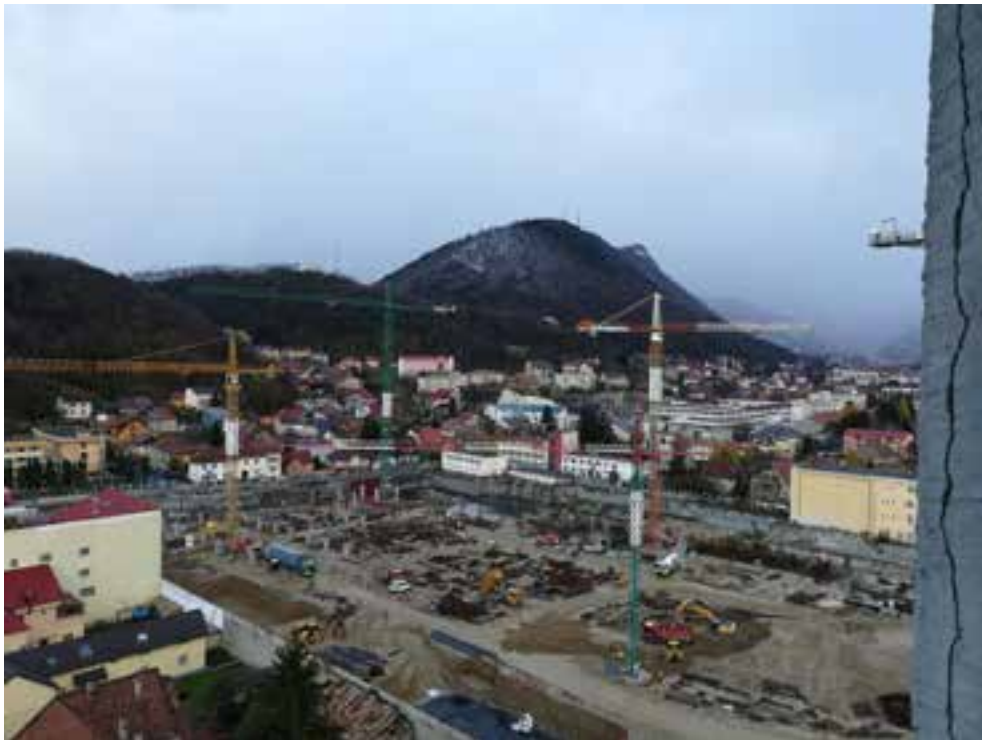
Cependant, des exceptions à ces formes de distance sociale existent dans l'immeuble, et cela notamment au sein des sociabilités des personnes âgées ou en lien avec des pratiques d'entraide avec elles. Lorsque la mobilité à l'extérieur de l'immeuble devient problématique pour elles, deux voisines se rencontrent de manière hebdomadaire et passent le temps dans le balcon fermé d'où elles peuvent regarder la ville et se raconter leurs histoires.

1 Nous faisons référence ici aux trois immeubles C en hauteur du Boulevard 15 Noiembrie et à l'immeuble K du Boulevard Iuliu Maniu (où se trouve actuellement la Chambre de Commerce).

2 Les prénoms utilisés dans cette contribution ont été modifiés.



Photo du balcon de Mme S. J., lieu des échanges avec sa voisine. ©Bianca Botea, 2017



Le chantier Mall vu depuis son balcon. ©Bianca Botea, 2017

Mes deux interlocutrices reçoivent aussi la visite de certains voisins du palier pour une course ponctuelle ou pour boire le café et échanger autour des dernières informations sur les avancées du chantier du Mall et leurs effets (destruction des arbres, modifications des trottoirs et des arrêts de bus, etc.) ou sur l'actualité au niveau national.

À la différence des immeubles en hauteur du Centre civique de Braşov, où l'habiter se déploie surtout à l'échelle des appartements et du quartier et moins à l'échelle des voisinages, à la Duchère le quartier ne constitue pas pour tous les résidents leur échelle d'habiter. La position plutôt centrale du centre civique dans la ville, situé dans un espace-pôle de déplacements et de concentration des services (marché, mall, gare, administrations, écoles...) explique que cette échelle du quartier est fortement investie à Braşov. Cela ne veut pourtant pas signifier qu'une position périphérique engendrerait à elle seule un rapport de résidence plutôt que d'habiter. Pour illustrer cela nous reviendrons sur l'exemple du quartier de la Duchère.

L'ethnographie menée au sein de la Tour Panoramique et de la barre des Erables montre justement deux types de rapport des résidents à leur lieu de vie. D'une part, un certain nombre de Duchérois vit dans le quartier et n'en sort que rarement. Ceux-ci habitent et vivent le quartier ; ils sont en grande majorité à la Duchère depuis plusieurs décennies (dès la construction pour certains) ou y sont nés. Historiquement, c'est cette dimension qui était dominante. D'autre part, la Duchère revêt pour d'autres l'aspect d'un « quartier dortoir », dans lequel les résidents ne vivent pas, ne consomment pas, ne s'y promènent pas ou encore, n'y travaillent pas. Ces résidents ne se considèrent pas « Duchérois », ils vivent depuis peu de temps dans un appartement qu'ils ont acheté ici pour la vue et l'étage élevé, mais pas pour le quartier. Ils logent à la Duchère, mais vivent réellement dans les communes limitrophes : emploi à Lyon, courses et enfants scolarisés à Champagne au Mont d'or ou à Ecully. Cette tendance, qui change - ou annihile - le rapport au quartier, émerge surtout avec une partie des nouveaux arrivants qui n'ont souvent pas connu le quartier avant le plan de rénovation urbaine. Pour autant, ce tableau n'est pas non plus si homogène, puisque des nouveaux arrivants dans le quartier s'investissent dans des projets collectifs comme celui des jardins partagés, en quête de construire des liens et de prendre des racines ici.

La mémoire et l'expérience du temps dans l'habiter en hauteur

Le passage de l'acte de résider au fait d'habiter implique un rapport de familiarité et d'intimité avec l'espace, autrement dit une expérience qui s'exprime par un rapport particulier au temps et à la continuité. Alors que la hauteur a été regardée notamment sous l'angle de la question spatiale - et particulièrement par les géographes avant autres chercheurs en sciences sociales - la dimension temporelle a été moins explorée dans les travaux sur la verticalité.

Bien que l'importance de la dimension temporelle soit mentionnée dans quelques travaux sur ce sujet, elle reste peu abordée de manière explicite et par une « description dense » (Geertz, 1998). Le travail d'Anne Raulin sur la ville de Manhattan (1997), entre autres, fait exception ici, bien qu'elle n'aborde pas la dimension de l'habiter qui nous intéresse ici. Ce travail apporte une réflexion inédite sur le rôle joué par la skyline de Manhattan, par les toponymies abstraites des rues ou par la topographie, dans la construction d'une singularité de la ville de New York, plus précisément un rôle paradoxal d'« anti-mémoire » : « Une anti-mémoire qui a permis de contenir les remontées du passé collectif et historique et a permis l'avènement de l'imagination, sans aucune contrainte vers le futur. Mais une imagination qui prend ses libertés avec le passé, mais sans le quitter, le décompose, le

décontextualise, le réinvente à sa guise (exemple les styles des maisons, de l'architecture, des quartiers...qui renvoient tous d'une manière nouvelle à cet héritage multiculturel, d'une diversité des groupes et des influences). Une imagination collective qui subordonne la mémoire et l'histoire, alors qu'en France elle leur est annexée. (...) » et qui « permet non pas un éternel retour vers le même mais un éternel retour du nouveau » (Raulin, 1997 : 221).

Plus proche des questions d'habiter, d'autres travaux anthropologiques ont abordé les récits mémoriels des habitants des logements sociaux dans le contexte des démolitions des Grands ensembles (Morovich, 2014 ; Botea, 2014). Ces travaux mettent en avant un décalage entre les enjeux mémoriaux envisagés dans le contexte de rénovation urbaine par des acteurs porteurs du projet urbain et les logiques d'habiter et d'attachement des personnes (Botea, 2014)¹. Si l'expérience du temps est une dimension centrale dans l'analyse de ces travaux, ainsi que la question du changement urbain, l'accent est moins mis ici sur une approche de la verticalité.

D'autres travaux qui portent explicitement sur l'habiter en hauteur, comme celui de Richard Baxter (2017) et de [Loïc Bonneval et Aurélien Gentil \(à paraître\)](#), abordent sous un angle différent la dimension historique dans le rapport à la verticalité. Loïc Bonneval propose une analyse de l'évolution des représentations de la hauteur dans des immeubles de standing de Lyon regardées sous l'angle des trajectoires résidentielles des personnes, de leurs mises en récits de l'expérience d'habiter dans ces immeubles. Quant à Richard Baxter (2017), ses recherches sur l'habiter en hauteur proposent aussi d'intégrer une approche sensible pour comprendre ce phénomène, une approche plus phénoménologique centrée sur l'émotion et la perception, mais la question mémorielle et l'expérience du temps sont finalement trop peu abordées dans son travail.

Nous souhaitons prolonger ces différentes contributions à double titre. D'une part, nous nous appuyons sur une démarche anthropologique, sensible et écologique pour comprendre l'expérience de la hauteur, ainsi que sur une des représentations des résidents de ces immeubles. Une méthodologie variée nous a permis ce type d'exercice : des observations et des entretiens dans les habitations des personnes, la réalisation des itinéraires commentés en accompagnant les personnes dans leurs trajets quotidiens, des captations sonores et des vidéos « embarquées » (réalisées par les personnes). Cette méthodologie nous permet d'approfondir des éléments qui ont été finalement peu explorés dans les travaux précédents, comme par exemple la mémoire corporelle dans le rapport à la hauteur, la dimension pragmatique de la vue. Ces outils ont aussi permis de réexaminer la question de l'ancrage spatio-temporel de l'habiter et d'élargir ces échelles pour mieux comprendre l'expérience de l'habiter et ses récits. Nous montrerons que les pratiques d'habiter en hauteur et ses représentations doivent être analysées dans une perspective spatiale et historique qui va au-delà de l'expérience de vie dans ces immeubles ou dans la ville. L'ancrage spatio-temporel est diffus et étendu dans le temps et dans l'espace, par le biais de la mémoire longue des habitants ou de leur famille.

Habiter les lieux avant même d'y résider

Une première dimension que nous souhaitons aborder ici est liée à l'importance des attachements et du sentiment de familiarité avec les lieux, lesquels déterminent le choix des lieux de résidence. Nous montrerons que ce sentiment de « présence » dans les lieux et ce sentiment d'habiter se construisent avant même de loger proprement dans ces lieux. Le rapport à la hauteur est lui aussi directement influencé par cette expérience passée.

Ainsi, Marcel était pompier à la caserne de la Duchère (depuis 1966), dans ce contexte, il a commencé à arpenter la Tour Panoramique lorsqu'elle n'était qu'un chantier. En effet, quand les ouvriers n'occupaient pas les façades, les pompiers y organisaient des exercices d'accès par les parois extérieures et de descentes en rappel, ou encore, lorsque les cages d'escaliers étaient disponibles, ce sont des entraînements sportifs qui y étaient mis en place. Une fois à la retraite, en 1988, Marcel et son épouse ont dû quitter le logement de fonction qu'ils occupaient à la caserne et ils se sont rapidement orientés vers l'achat d'un grand appartement au 24ème étage de cette Tour dont ils se sentaient très familiers. Vu son parcours, cet habitant né dans les années 1920 devient pour les résidents de la Tour Panoramique la mémoire du quartier et de l'immeuble. Les liens avec ses voisins de la Tour sont d'autant plus forts qu'il vit dans un appartement en étage très élevé et que depuis plusieurs années, lui et sa femme, tous deux nonagénaires, n'ont plus la capacité de sortir de chez eux. La hauteur amplifie l'impression que le couple est enfermé au sommet de la Tour, mais la solidarité des voisins vient compenser cette perte d'autonomie et ce sentiment d'isolement. Nous avons déjà mis en lumière cet aspect d'entre-aide dans les immeubles en hauteur auprès des personnes âgées dans l'étude de cas du Centre civique de Braşov.

La trajectoire de Marcel et son épouse est intéressante en ce qu'elle montre que ces habitants se sentaient déjà familiers de la Tour avant même d'y résider, par les expériences vécues durant des interventions liées à la caserne des pompiers. Marcel expérimentait déjà la Tour avant d'y loger. Dans son étude sur la Duchère, Sarah Rojon (2014) notait une idée similaire, lorsqu'elle mettait en avant les liens de familiarité que les « nouveaux » arrivants dans le quartier avaient déjà avec déjà avec ces lieux. L'auteure montre que des nombreux "nouveaux" arrivants dans le quartier (pour une accession à la propriété et installation dans les nouveaux logements suite à la rénovation urbaine) sont en partie des anciens habitants du quartier. Ils se ré-établissent dans ce quartier qu'ils connaissent et dont ils ont fait l'expérience, dans un logement de fonction au sein de la caserne des pompiers, ou enfant dans l'appartement familial comme nous le verrons aussi dans l'exemple qui suit.

Quand la hauteur réveille les sens et la mémoire du corps

Arrivée d'Algérie à la Duchère avec ses parents, Danielle adolescente à l'époque, a découvert la France depuis un étage élevé d'une des barres des Mille dans le grand ensemble de la Duchère, barre détruite entre temps. Depuis son arrivée, elle a toujours vécu à la Duchère. A travers les entretiens avec elle, nous avons pu comprendre comment son rapport à la vue et à la hauteur est conditionné par sa trajectoire résidentielle algérienne et française. Du premier appartement familial de son adolescence, elle garde le souvenir frustré d'une vue obstruée par la barre des Érables qui lui faisait face et masquait Lyon. Une fois adulte, Danielle a épousé Pierre et ils ont acheté un appartement aux Érables, dans cette barre, si décrite par sa famille pendant des années car elle gênait leur vue. L'achat de cet appartement a donné à Danielle la sécurité de la propriété immobilière et la vue. Elle me dit en souriant que des décennies après, elle s'étonne toujours de vivre dans cette barre qui lui semblait aussi gênante qu'inaccessible quand elle était adolescente. Ce surclassement social est important pour Danielle, d'autant plus qu'il s'est fait sans quitter le quartier où elle a toujours vécu. De nombreux résidents des Érables évoquent comme inconvénient majeur des balcons du séjour (faisant face à Lyon), leur prise au vent et les problèmes d'isolement dû à la chaleur qui en découlent l'été. Cependant l'histoire de Danielle la conduit à se positionner à l'inverse de ses voisins. Elle refuse la pose d'un double vitrage et aime sentir le vent chaud s'infiltrer dans son salon de jour comme de nuit, que les volets soient ouverts ou fermés. En effet, elle se place au courant

d'air dit ressentir des sensations de son enfance et percevoir à nouveau le vent chaud qui tournait dans la cour de la maison où elle vivait en Algérie. L'expérience de la hauteur s'inscrit dans une profondeur historique qui ramène Danielle avant son arrivée à la Duchère lorsqu'elle ne vivait pas en étage élevé. Ce ressenti de la hauteur remonte au point de départ de sa trajectoire résidentielle et réveille sa mémoire corporelle par le biais de la sensation du vent chaud.

Quand la hauteur rappelle des expériences douloureuses du communisme

Dans l'étude de cas dans la ville de Braşov, nous avons pu observer que l'échelle temporelle est un horizon important à prendre en compte dans l'analyse du rapport à la verticalité. Ici la hauteur des immeubles n'est pas forcément valorisée car souvent elle fait écho à des mauvais souvenirs de la période communiste : les souvenirs des ascenseurs qui tombaient souvent en panne à cause des pannes d'électricité, une monnaie courante pendant les dernières décennies, ou de l'eau qui ne montait pas jusqu'aux étages supérieurs. De manière générale, les blocs dénommés "communistes" par la population, car construits pendant ce régime, et qui représentent la majorité des constructions de logements, ont généralement une mauvaise réputation. La tendance actuelle de la population de s'orienter vers des nouveaux immeubles pour échapper aux "blocs communistes" est exploitée par des promoteurs immobiliers qui développent des nouveaux quartiers, en grande partie avec des résidences en hauteur. Une bonne illustration ici est le quartier périphérique "Avangarden". Il convient cependant de noter que, même dans ces nouveaux quartiers, la hauteur est désormais moins demandée par ceux qui achètent des appartements ici, et que les promoteurs reviennent aux constructions de quatre étages, avec lesquelles ils avaient démarré. Des nombreux problèmes de dysfonctionnement sont signalés par les résidents et attribués au nombre important d'appartements selon la formule "beaucoup d'appartements, beaucoup de problèmes".



Quartier Avangarden, Braşov. ©Bianca Botea, 2017





Le régime plus bas des immeubles (4 étages) dans la première phase de construction du quartier Avangarden. ©Bianca Botea, 2017

La vue en hauteur : approche spatio-temporelle

L'importance d'une approche spatio-temporelle de l'habiter en hauteur nous amène à regarder sous cet angle la question de la vue, un incontournable dans les travaux sur la verticalité. Les analyses concernant le rapport à la vue ont peu abordé la dimension temporelle. Quelques travaux soulignent l'importance de cet aspect. Par exemple, selon Baxter (2017 : 345), la vue est une "expérience incarnée et multi-sensorielle" qui fait appel, au degré de connaissances et au background des résidents. Comme le montre aussi Loïc Bonneval (indiquer son article sur le site), les connaissances et les trajectoires sociales et professionnelles influencent les modes de regarder des résidents. Selon l'auteur, la vue est informée par un "regard familiarisé, pour ne pas dire éduqué, à la contemplation du paysage, et une réaction spontanée, immédiate, donc moins valorisée, à la vue". Nous proposons à travers nos analyses à la Duchère et à Braşov de prolonger ces travaux en abordant d'autres aspects de cet ancrage temporel de la vue, notamment la question de la mémoire

corporelle. Dans un autre temps, nous prêterons attention à un autre aspect omniprésent dans les approches de la vue, la perspective d'évasion et de singularité associée souvent aux discours sur la vue en hauteur. Si nous avons rencontré ce type de discours dans nos entretiens, nous montrerons que la vue en hauteur n'engendre pas seulement un ressenti d'évasion, mais elle a aussi une autre fonction, plus pragmatique, de connexion aux rythmes (et aux temporalités) de la ville et du quartier.

Se souvenir d'une hauteur lointaine

Les pratiques de l'habiter en hauteur s'appuient sur des dimensions sensorielles et quotidiennes, comme nous venons de le voir ; mais elles s'inscrivent aussi dans les trajectoires résidentielles et les expériences de l'habiter antérieures dans d'autres villes et au contact d'autres verticalités.

Par exemple, Monique est arrivée à Lyon en 2010 après avoir passé plusieurs années à New York. Elle a opté pour une location au 7ème étage de la Tour Panoramique. Elle avait vécu 5 ans à Villeurbanne dans les années 1980 mais ne connaissait pas la Duchère. Elle souhaitait s'établir à Paris mais sa retraite ne lui a pas permis, elle a alors choisi de revenir à Lyon. Le hasard l'a conduit à la Duchère. Encore à New York et en prévision de son retour en France, Monique s'est inscrite sur une mailing list pour expatriés et est entrée en contact avec le propriétaire de l'appartement de la Tour Panoramique. En recevant les photographies, elle a décidé de visiter l'appartement rapidement car elle a « eu un coup de cœur pour ces ouvertures en angles », dit-elle. Au pied de la Tour pour la première fois, elle l'a regardé comme les tours new-yorkaises : « mais elle est rikiki ! 26 étages, ce n'est pas haut... enfin... tout est relatif » ; elle l'a perçue assez haute mais très étroite, peu cossue. Cet imaginaire de la ville haute a été transposé à la Duchère, car Monique vivait au 1er étage (dans le Queens puis à Brooklyn), les locations en étages élevés étant trop chères à New York.

Elle dit avoir découvert des voitures brûlées dans le quartier peu après son emménagement, ce qui l'a poussé à contacter le propriétaire pour envisager un départ car ces événements lui ont rappelé le traumatisme du 11 septembre 2001, pendant lequel elle vivait à New York et avait vu les tours du World Trade Center s'effondrer depuis l'immeuble de l'ONU où elle travaillait. Elle associe la démolition de la Barre des Mille au retour du calme dans le quartier. Toujours en référence au *Skyline* de New York, Monique énumère les verticalités illuminées qu'elles observent la nuit : la basilique de Fourvière, la Tour Eiffel, la Tour de la Part-Dieu et la tour Oxygène, comme des « ersatz de New York ». De jour, elle regarde aussi aux jumelles la chaîne des Alpes et le Mont Blanc, cet « énorme iceberg ». L'expérience new yorkaise de Monique a structuré son rapport au quartier de la Duchère et à la hauteur, en passant par les lumières de la ville et les bruits des travaux urbains.

Double perspective de la vue en hauteur : pratiques « hors-sol » et ancrage dans la ville

C'est d'abord un sentiment d'évasion, de “hors commun” et “hors du quotidien”, offert par la vue en hauteur qui est décrit par nos interlocuteurs de la Duchère. Ce sentiment est amplifié dans le contexte de la rénovation urbaine avec l'arrivée des immeubles bas.

Les nouveaux habitants de la Tour Panoramique et de la barre des Érables ont diversifié la Duchère mais uniquement dans la hauteur, ce qui est une spécificité de ces deux immeubles par ailleurs patrimonialisés¹. Autrement, les nouveaux habitants de ce quartier s'installent souvent dans les nouveaux îlots, qui comportent maximum 6 étages. Il est intéressant de noter que cette variation du régime de hauteur des constructions renforcé avec la rénovation urbaine accroît le sentiment

de différence entre ces modes d'habiter – dans des immeubles élevés et dans les nouveaux îlots de construction plus basse – et amplifie le sentiment de hauteur par cette mise en comparaison.

Ces ressentis d'isolement du sol (et donc du quartier) sont avancés par les habitants par le biais d'une mise en scène de la vue et du paysage. Avec la hauteur, ils ne « touchent plus terre » (et là encore se détachent du quartier de la Duchère, lui, bien enraciné au rez-de-chaussée), ils se sentent « sur un nuage », ont « les sentiments de voler », d'être « suspendus ».... Un jour d'automne à l'ouverture de ses volets, Monique, habitante du 7ème étage de la Tour Panoramique a fait face à un mur de brouillard obstruant totalement la vue, elle le relate ainsi : *« j'étais seule au monde, c'était une impression extraordinaire et je me suis dit : ça y est, la Tour a décollé ! Une autre fois le brouillard commençait après le parc, on aurait dit qu'il y avait la mer juste derrière ! »*. Il convient aussi de noter que ce sentiment d'isolement permet à certains de se mettre (ou de sentir) à l'abris d'un quartier stigmatisé et de la délinquance qui y est associée.

« La perception joue le rôle de catalyseur : plus on sera haut, plus il sera facile de faire abstraction du sol », note Alexandre Chabardès à partir des discours des habitants de la Tour Panoramique (2018 : 91). Dans nos entretiens aussi, de nombreux habitants de cet immeuble remarquent se sentir protégés, éloignés des actes d'incivilité du quartier. Ils mentionnent les rodéos urbains pour les uns et les voitures brûlées pour les autres. Un couple nous fait remarquer qu'ils entendent à peine les sirènes des voitures de police et des camions de pompiers pour finalement ne savoir ce qui s'est passé que le lendemain lors d'échanges avec le voisinage et en allant faire des commissions à proximité.

Alors que la hauteur procure ce sentiment d'évasion et de sécurité par rapport aux différentes nuisances de la ville et si elle nous projette dans un espace hors du temps, nous avons remarqué qu'elle pouvait être tout l'inverse, un bon connecteur aux espaces et aux rythmes de la ville et à son quotidien. Elle pouvait ainsi jouer ce rôle de “commutateur spatial” (Lussault, 2007) et temporel, connectant les personnes aux différents lieux et temporalités de la ville.

A Braşov, nos interlocuteurs de l'immeuble K affirment que les dimanches ils ouvrent les fenêtres et participent ainsi à la messe chrétienne orthodoxe du quartier, sans besoin de se déplacer, une messe transmise désormais dans les haut-parleurs. La hauteur accentue, d'une part, ce sentiment de coupure avec le quartier “d'en bas” et les nuisances sonores de la circulation et les bruits du chantier. D'autre part, elle permet en même temps une meilleure disponibilité à des ambiances sonores recherchées, comme ceux de l'église, et connecte ces résidents à une communauté de croyants présents ou pas physiquement à l'église.

Dans le cas de la Duchère, nous avons pu observer un phénomène similaire de connexion du haut de l'immeuble vers les rythmes de la ville. Un habitant des Erables nous fait remarquer qu'il a appris au fil des années à regarder chaque matin depuis le balcon de la barre en direction du tunnel sous la colline de Fourvière. Il essaie de voir si ce dernier est embouteillé, ce qui lui permettra d'ajuster son temps de préparation avant de partir au travail (départ plus tôt ou plus tard ; déguster ou avaler rapidement son café). La vue permet ainsi meilleure un ancrage dans la ville par la hauteur et une meilleure adaptation de l'organisation du quotidien.

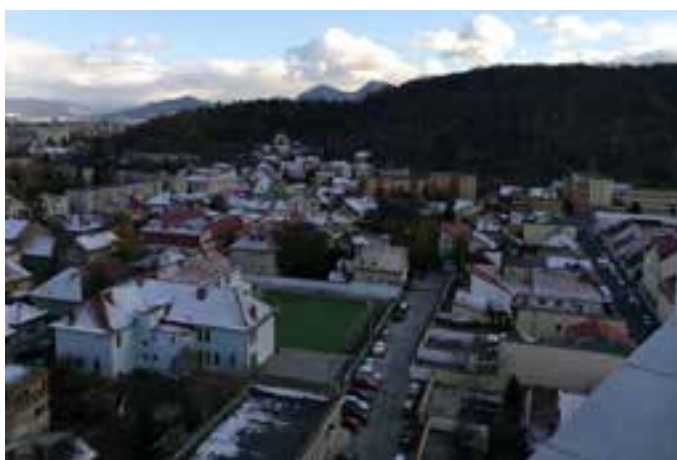


Point d'observation des embouteillages du tunnel sous Fourvière depuis un balcon des Erables. ©O. Legrip, 2019

Dans les immeubles en hauteur du Centre civique, les balcons deviennent aussi une fenêtre vers la ville et un moyen de connexion et de participation à ses rythmes quotidiens pour les personnes âgées qui ont des difficultés de déplacement.



Plusieurs vues du balcon de Mme S. J. ©Bianca Botea, 2017



Vendre la vue et réinterpréter la hauteur

Comme nous avons pu le montrer par ailleurs¹, la verticalité n'est pas une valeur en soi, elle dépend des configurations environnementales de la hauteur. De la même manière, la qualité de la vue qui dépend de la hauteur n'est pas une valeur a priori, donnée par le nombre d'étages, elle soulève aussi la question des angles de vue et de leur amplitude. La Tour Panoramique présente des angles de vue variés compte-tenu de sa forme angulaire et cylindrique, la vue est orientée dans un angle de 54° pour les appartements de type T2, et jusqu'à 108° pour les T4. Les fenêtres en pointes réparties sur l'appartement permettent une luminosité supérieure aux appartements à la structure architecturale plus classique (y compris traversant) (voir l'ethnographie récente de Chabardès, 2018 : 87 et suite). De la même manière que la question des angles de vue se pose pour la Duchère, dans le Centre civique de Braşov l'exposition et l'orientation des appartements est essentielle non seulement pour la lumière et le calme des résidents, mais aussi par rapport à l'attrait que ces appartements en hauteur peuvent l'avoir pour des affichages publicitaires.



Photo 13 La Tour Panoramique en contre-plongée et Les nouveaux îlots depuis un appartement élevé de la Tour. ©0. Legrip, 2019

Dans le cas de la Duchère, la verticalité apparaît à travers une politique de logement impulsée par la pénurie de logements. La construction des barres puis de la Tour Panoramique a amené ainsi à un habitat élevé, favorisant néanmoins un lien avec le sol et la nature par les espaces généreux laissés libres par l'urbanisme en hauteur. À l'inverse, la verticalité est aujourd'hui "vendue" dans les immeubles de standing pour offrir la vue (cf. Bonneval). Suivant cette idée, des habitants de la Tour Panoramique et des Érables, revalorisent leur appartement en le détachant du quartier pour le rattacher à la vue. Une habitante du 8ème étage de la Tour Panoramique dégage la vue sur la baie vitrée de son salon depuis la porte d'entrée afin que ses invités "plongent dans la vue en entrant".

¹ Voir nos deux textes [Pour une approche écologique de la hauteur...](#) et [Politique de la verticalité et affordances de la hauteur](#) publiés sur ce site.



Structure architecturale angulaire de la Tour Panoramique. ©0. Legrip, 2019

La question de la vue et plus particulièrement de la valorisation de la vue, dans le cas de la Duchère, mérite de s'intéresser à la question de la valeur immobilière. En effet la valeur immobilière de la Duchère présente deux espaces bien distincts, la Tour Panoramique et les Erables d'un côté, le reste du quartier de l'autre. La particularité de ces deux immeubles tient au fait qu'ils soient patrimonialisés, mais surtout à la grande hauteur qui offre un panorama imprenable sur Lyon (dans les étages



Structure architecturale angulaire de la Tour Panoramique. ©O. Legrip, 2019

mais surtout à la grande hauteur qui offre un panorama imprenable sur Lyon (dans les étages les plus hauts, bien entendu, mais aussi dans les étages intermédiaires compte tenu de la position des deux immeubles à flanc de colline). Un agent immobilier vit au 17ème étage, il a acheté son appartement pendant la période de rénovation de la Tour (concomitante à la rénovation du quartier). Cet appartement servait d'entrepôt pour les ouvriers et avait entre autres, des fenêtres béantes sans vitres. Il l'a racheté pour une somme dérisoire et en a fait une vitrine pour l'habitat de luxe en hauteur. Des photographies du panorama, d'un mur végétalisé dans le salon ou d'un jacuzzi placé sous les fenêtres en angles (la particularité de l'architecture de la Tour) sont visibles sur le site internet de l'agence immobilière familiale, spécialisée dans les biens de qualité de la région des Monts d'or. Un appartement de la Tour, en vente au moment où nous écrivons ces lignes, est décrit ainsi :

« LYON 9 TOUR PANORAMIQUE DUCHÈRE AUX PORTES DE CHAMPAGNE AU MONT D'OR. [...] Situé au 19ème étage d'un immeuble IGH (Immeuble de Grande Hauteur). La résidence la plus haute de France, Labellisée Patrimoine de France et réalisée par l'architecte F.R. Cottin en 1970. Venez profiter d'une vue époustouflante à plus de 360 mètres d'altitude. [...] Un service de sécurité incendie est présent 24/24 et 7 jours sur 7 dans un poste de secours implanté à l'entrée de l'immeuble. 106 lots dans la copropriété [...] ».



Vue sur Lyon depuis la Tour Panoramique. ©O. Legrip, 2019

La hauteur, la vue et la patrimonialisation valorisent le bien à la vente sans prendre le quartier en considération, bien que l'annonce insiste sur la sécurité propre à l'immeuble. Dans l'offre immobilière comme dans le récit d'interlocuteurs de Loïc Bonneval, il est envisageable de se rendre à la Duchère pour un immeuble d'architecture moderne, classé patrimoine (la Tour Panoramique pour l'annonce, la barre des Érables pour des acheteurs visant le standing et un immeuble d'architecte). En effet, « si la vue est souvent le thème le plus évident par lequel s'exprime la valorisation de la hauteur elle n'est ni le seul, ni univoque : elle peut renvoyer aux manières d'habiter, au choix du logement, ou encore à une logique de positionnement par rapport aux voisins » (Bonneval, lien vers l'article sur le site). Ces deux immeubles duchérois (la Tour Panoramique et les Érables) ont gardé une valeur importante, malgré une dynamique descendante de la stigmatisation attribuée au quartier de la Duchère.

Les tours (et barres) sont pensés par les étages élevés pour les habitants, autrement dit : être en hauteur à la Duchère, ce n'est plus vraiment être à la Duchère, de l'aveu de certains de nos interlocuteurs duchérois, comme le montre également l'annonce immobilière. La différenciation entre les habitats (et les habitants) ne se fait pas par la localisation mais par la hauteur (étages élevés vs étages bas) surtout dans les sous-quartiers touchés par la rénovation urbaine. Les logements sociaux sont associés au bas et les appartements de "luxe" sont en hauteur. En effet, la rénovation du quartier du « Plateau » à la Duchère a imposé des déménagements à des habitants qui vivaient en logements sociaux dans les étages élevés des barres qui ont été détruites. Ainsi des couples avec plusieurs enfants qui occupaient par exemple des T5 au 15^{ème} étage, ont ensuite pu accéder à des appartements neufs des nouvelles constructions de peu d'étages, mais étant désormais retraités, ces couples ont été logés dans des T2 au 1^{er} étage. Ils ont subi une dynamique résidentielle descendante alors que les nouveaux arrivants (de la Tour Panoramique et des Érables) ont pu « montrer » en achetant des appartements dits « avec vue » et/ou les duplex.

Manuel Appert fait un constat similaire et montre une dynamique de changement entre l'apparition de tours de grande hauteur et l'effet de séparation avec le quartier dans lequel elles sont construites : « au moment même où des tours de standing sont érigées, des tours de logements sociaux sont démolies, offrant un saisissant effet de ciseau ; l'ordre serait ainsi rétabli : le ciel pour les riches et le sol pour les pauvres¹ » (2016 : 47).

Si l'association entre un régime en hauteur et un capital économique et social est un élément observé aussi dans notre enquête sur la Tour Panoramique et la barre des Erables, elle est néanmoins à relativiser dans d'autres parties du quartier, et sur le terrain de Roumanie, à Braşov. Cette dimension topographique de la hauteur peut générer des effets topologiques (autrement des espaces de vie, des liens particuliers, des séparations etc.)², cependant ces effets sont à comprendre à partir d'une perspective diachronique et écologique, donc à la fois historique, situationnelle et relationnelle. D'où l'importance de situer l'habitat en hauteur dans les configurations environnementales qui lui donnent finalement sens et qui confèrent une certaine topologie à la hauteur³. Dans le contexte des transformations urbaines où la nature cède sa place au béton ou à l'arrivée des Mall, nous avons pu noter une certaine dévalorisation de l'habitat en hauteur, au profit d'une re-valorisation en ville des modes d'habiter en connexion avec la nature et de retour au sol. En outre, les aspects que nous avons développés ici liés aux mémoires corporelles et à l'expérience quotidienne et sensorielle de l'habiter mettent en avant le fait que les rapports à la hauteur sont plutôt dynamiques dans un mouvement du haut vers le bas et inversement, ce qui nous invite une fois de plus à une approche pragmatiste et relationnelle de la hauteur.

1 « Au moment même où des tours de standing sont érigées, des tours de logements sociaux sont démolies, offrant un saisissant effet de ciseau ; l'ordre serait ainsi rétabli : le ciel pour les riches et le sol pour les pauvres » (2016 : 47).

2 Pour cette distinction entre une approche « topographique » et « topologique » de la hauteur voir Christopher Harker (2014)

3 Voir notre texte [Pour une approche écologique de la hauteur...](#) présenté sur ce site.

Références

- APPERT Manuel, 2016, *Les formes de la métropole : du réseau à la canopée, de la mesure au paysage : Tours, skyline et canopée*, Géographie. Mémoire final d'habilitation à diriger les recherches, Université Lyon 2, 293 p.
- BAXTER Richard, 2017, «The High-Rise Home: Verticality as Practice in London», *International Journal of urban and regional research*, DOI: [10.1111/1468-2427.12451](https://doi.org/10.1111/1468-2427.12451).
- BOTEA Bianca, 2014, « Expérience du changement et attachements. Réaménagement urbain dans un quartier lyonnais (la Duchère) ». *Ethnologie française* Vol. 44, no 33 : p. 461-467.
- BREGVIGLIERI Marc and TROM Danny, 2003, « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville », in *Les sens du public : publics politiques et médiatiques*, D. Céfaï et D. Pasquier (dir.), PUF, pp.399-416.
- CHABARDÈS Alexandre, 2018, «Ressentir la verticalité : étude de cas de la Tour Panoramique de la Duchère», Master 2 thesis in anthropology, Université Lyon 2.
- GEERTZ Clifford, 1998, «The Dense Description», *Inquiry* [Online], No. 6, URL: <http://journals.openedition.org/enquete/1443>; DOI: <https://doi.org/10.4000/enquete.1443>
- GOSH Sumata, 2014, «Everyday Lives in Vertical Neighbourhoods: Exploring Bangladeshi Residential Spaces in Toronto's Inner Suburbs», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 38.6, DOI: [10.1111/1468-2427.12170](https://doi.org/10.1111/1468-2427.12170).
- HARKER Christopher, 2014, «The only way is up? Ordinary Topologies of Ramallah», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol.38.1, DOI: [10.1111/1468-2427.12094](https://doi.org/10.1111/1468-2427.12094)
- LUSSAULT Michel, 2007, *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, édition du Seuil.
- MOROVICH Barbara, 2014. « Entre stigmates et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], Special issue, n°5.
- PAQUOT Thierry (ed.), 2007, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoire et philosophie*. La Découverte.
- RAULIN Anne, 1997, *Manhattan ou la mémoire insulaire*, Paris, Institute of Ethnology.
- ROJON Sarah, «La rénovation de l'habiter dans le grand ensemble de la Duchère. Pour en finir avec la figure des 'nouveaux habitants'», *Recherches sociologiques et anthropologiques* [Online], 45-1 | 2014, online 31 July 2014, accessed 23 March 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rsa/1132> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/rsa.1132>